

Le développement un et indivisible ? en (re)lisant Latouche

Michael Singleton



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/apad/360>
DOI : 10.4000/apad.360
ISSN : 1950-6929

Éditeur

LIT Verlag

Édition imprimée

Date de publication : 15 décembre 1991

Référence électronique

Michael Singleton, « Le développement un et indivisible ? en (re)lisant Latouche », *Bulletin de l'APAD* [En ligne], 2 | 1991, mis en ligne le 28 juin 2006, consulté le 08 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/apad/360> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/apad.360>

Ce document a été généré automatiquement le 8 septembre 2020.

Bulletin de l'APAD

Le développement un et indivisible ? en (re)lisant Latouche

Michael Singleton

- 1 Il y a des hommes et des femmes, des vieux et des jeunes, des noirs et des blancs, mais plus fondamentale encore est la dichotomie qui divise les naturalistes des nominalistes. L'irréductible et insurmontable opposition s'est cristallisée avec Parménide et Héraclite. D'un côté les Éléates : les évidences empiriques ne sont que de l'écume sur la seule et unique lame de fond de l'Être éternel. De l'autre les Ioniens : le flux phénoménal d'un Devenir incessant crée des vagues qui se suivent, mais ne se ressemblent point.
- 2 Bien que beaucoup d'eau ait coulé depuis sous ce *pons asinorum*, la source n'est pas tarie et les anthropologues à leur tour se trouvent ballottés entre l'Un et le Multiple. Il y a ceux pour qui le terrain est un simple accident de parcours puisque certains, et pas les moindres, de leurs profonds fauteuils philosophiques, ont vite abouti à l'essentiel : la nature même des choses au-delà de leurs apparences accidentelles. Durkheim n'a jamais mis le pied en Australie et Mauss n'a pas frotté le nez d'un esquimau, mais l'un entendait par forme élémentaire l'essence même de la religion et l'autre voulait non seulement décrire le substrat matériel des Inuits, mais expliquer la morphologie sociale tout court. Peu importe son emballage lexical - "substance" ou "structure", "principe" ou "processus" - c'est toujours le Même que ce genre d'esprit cherche à donner. Au départ de leur spirale plongeante vers la Réalité sous-jacente, le plus grand cercle possible d'études de cas. Mais, d'abstraction en abstraction, ils pensent pouvoir extraire l'essence enfouie au cœur des données ethnographiques. J'ai connu des ethno-théologiens africains dont la culture monographique était proprement encyclopédique, mais ils l'avaient acquise uniquement pour montrer que le monothéisme au sens le plus métaphysique du terme était à la base de toutes les religions africaines, même les plus animistes en apparence. Chez les Nuer et les Dogon, auprès des Yoruba comme des Bakongo : toujours le même Être suprême, omniscient, omnipotent, omniprésent. Je connais encore des ethno-philosophes africains qui ont investi énormément dans l'ethnographie des systèmes de parenté dans le seul but de

mettre le doigt sur La Grande Famille Africaine responsable de l'Amour des Enfants. La Complémentarité Harmonieuse des Sexes et Le Respect des Vieux qui partout et depuis toujours opposent l'Afrique à l'Europe.

- 3 Néanmoins, c'est surtout parmi les philosophes et les théologiens, les scientifiques et les technocrates, qu'on trouve majoritairement ceux qui cherchent en profondeur les lois naturelles ou les principes structurels capables de mettre de l'ordre dans le fatras foisonnant dans nos sens primesautiers et nos impressions anarchiques. Les rares ethnologues à croire que la vérité des phénomènes se cache dans une ontologie nouménale savent qu'ils ne doivent pas réifier ou hypostasier les causes objectives des choses culturelles. Mais une déclaration d'intention est-elle suffisante pour empêcher des métaphores de basculer, tomber dans les pièges métaphysiques de l'organicisme et de l'objectivisme ? Les constantes transculturelles qu'ils voient à l'œuvre partout, depuis le début et jusqu'à la fin du monde, font-elles, en définitive, autre figure que celle des universaux que certains scolastiques croyaient constituer la substance réelle des manifestations accidentelles ?
- 4 A partir de cent photos d'identité envoyées sur Mars, un martien pourrait se faire une vague idée de ce qu'un visage humain doit comporter en général. un front, deux yeux, une bouche... mais cela ne l'aiderait guère, une fois débarqué sur terre, à comprendre quoi que ce soit du nez de Cléopâtre. Une idée générale de la nature humaine n'est peut-être pas sans utilité pédagogique et même heuristique ; mais si l'anthropologue y voit, en plus d'un dénominateur commun commode, un principe supra-culturel capable d'expliquer des phénomènes socio-culturels, comment le distinguer des métaphysiciens qui interdisent absolument l'avortement et l'euthanasie au nom d'une nature humaine à l'origine ontologique de tout individu ? Peut-on donner, hors culture concrète, UN sens, aussi substantiel que significatif, à n'importe quel terme qui dépasse l'indication individualisée ? De cette vache-ci à cette vache-là, de cette famille-ci à cette famille-là, de cette divinité-ci à cette divinité-là on passe à la notion générale de bovin, au système de parenté, à Dieu et à la religion. Mais quelle peut être en définitive la portée de ce passage ?
- 5 A cette question sur le statut ontologique des réalités autres que singulières il y a eu trente-six réponses. Prenons trois des plus plausibles et répandues. Tout en parlant de l'espèce bovine, peu de gens la conçoivent comme un Bovidé archétypique, plus vrai que des bovins existants qui n'en seraient que ses avatars. Par contre pas mal de personnes pensent que les différentes familles dont fait état le travail de terrain, font écho à des systèmes de parenté qui à leur tour forment un sous-système universel découlant de la nature humaine dans la mesure où on le trouve partout à l'instar du religieux, de l'économique, du culturel, de la politique etc. Et enfin, il y a des esprits qui croient que, derrière les divinités et démons païens, le chrétien se doit de voir à l'œuvre le Dieu et le Diable bibliques. Notre propos n'est pas de discuter ces positions, mais de dire que, malgré leur diversité et en dépit de la plausibilité de certaines, toutes se situent en définitive au dedans du paradigme "naturaliste". Car dès qu'on dépasse la simple nomination du singulier on entre d'une façon ou d'une autre dans le domaine d'un essentiel commun.
- 6 Les nominalistes, quant à eux, ne nient pas la nécessité de parler en commun. Mais l'idée qu'ils se font du flux phénoménal - synonyme d'émergence à tout instant d'inédit irréductible bien que parfois imperceptible - les empêche de prendre le commun comme autre chose que du convenu. Les naturalistes quittent le multiple pour aboutir à

l'Un, les nominalistes restent avec l'un pour arriver au multiple. *Id quod est est id quod est* : ce qui est est ce qu'il est - un point c'est tout. Là où les naturalistes disent "ceci est cela" ("Pierre est un homme"), les nominalistes disent "ceci est cela" - ou mieux, pour renouer avec le *haecitas de Duns Scotus*, "ceci est". Pour les nominalistes le hapax et l'idiosyncrasique sont non pas des exceptions mais la règle. Tout en primordialisant l'événementiel et l'existentiel, ils se sauvent du solipsisme absolu par la valeur relative qu'ils accordent aux constructions culturelles.

- 7 Ils sont prêts à accepter la notion scientifique d'une race bovine pourvu qu'on reconnaisse qu'elle est tout aussi construite que l'idée que les Peul se font de leurs vaches. Ce qui fait qu'on ne peut pas distinguer d'un côté des concepts conditionnés, à des degrés divers, par des considérations culturelles, et de l'autre une idée exacte, étalon pour toutes les autres puisque reflétant la réalité même des choses. La vache sacrée des Hindous est tout aussi objective que la vache scientifique des vétérinaires pour la simple et bonne raison que toutes les deux sont (et au même titre) des productions subjectives. Les nominalistes seraient par contre moins prêts à parler de la famille comme d'un sous-système car le danger est grand de vouloir trouver partout un équivalent grossier dans toutes les cultures. Or, il leur paraît, par exemple, que certaines cultures ignorent entièrement ce que l'Occident entend exactement par religion, et que le secteur économique ou le domaine scientifique naissent plus ou moins ex abrupto à la Renaissance et n'ont pas d'équivalents ailleurs. Enfin, ils refusent de voir autre chose qu'un ethnocentrisme qui s'ignore dans la prétention théologique d'attribuer à un Dieu et à un Diable la responsabilité de tous les autres.
- 8 Les nominalistes ne cherchent pas à réduire le complexe au simple, le désordre à l'ordre, l'irrationnel au rationnel. Ils s'accommodent fort bien de la Séparation et de la Différence. Que l'existence soit tourbillonnaire ne les effraie pas. L'individuel et le singulier plutôt que le collectif et le constant leur semblent être le but du savoir scientifique. L'ambigu leur semble absolu, tandis que l'univoque leur paraît équivoque.
- 9 Puisque chaque lieu a sa logique et toute mentalité son milieu, on devrait pouvoir en principe socio-logique savoir où se trouvent respectivement les naturalistes et les nominalistes. A priori, il paraît difficile d'imaginer que les derniers puissent, en règle générale, occuper des positions autres que marginales et mouvantes. Le nominalisme ne convient pas à ceux qui se voient obligés de prendre les ordres établis pour du bon. Les fidèles et loyaux serviteurs d'un État seraient mal conseillés de manger non seulement la manne mais même la main qui les nourrit. Et Lénine est là pour nous rappeler qu'une fois que les grands malades qui nous gouvernent ont réussi à ériger leur point de vue en paradigme, tout accroc à la santé publique leur semble de la maladie infantile. Et, puisque nous parlons pédiatrie politique, les nominalistes justement sont des enfants terribles, condamnés à passer de quarantaine en quarantaine jusqu'à ce que leur instabilité foncière ne soit plus contagieuse.
- 10 Mais ne nous aventurons pas plus avant pour le moment sur ces chemins d'une sociologie de la (re)connaissance. Venons en *ad rem* à la chose qui nous concerne ici : le développement... vu à l'envers par les naturalistes et à l'endroit par les nominalistes... ou vice versa ! Le naturalisme logiquement doit concevoir le développement comme un processus foncièrement pré/para/post/infra/supra-culturel dans la mesure où il croit qu'il est possible de dégager un noyau dur essentiellement hors culture. Ce qui ne veut pas dire que les naturalistes sont tous Rostowiens, qu'ils n'arrivent pas à imaginer le développement autrement que comme le rattrapage du retard affiché par les pays du

Sud à l'égard du Nord. Mais, même quand ils rendent l'Occident responsable du sous-développement, même quand ils veulent cheminer ensemble avec d'autres cultures vers des formes de développement alternatives, ils restent persuadés que le développement, bien que né accidentellement en Europe, possède un sens en soi, une signification intrinsèque à la portée de toutes les autres civilisations, ne serait-ce qu'au regard de la satisfaction des besoins essentiels. Qui ne voudrait pas de l'eau propre, des soins de santé primaires, le respect des droits de l'homme ?

- 11 Le nominaliste, lui - surtout s'il est en outre sociologue - ne voit pas comment il pourrait donner un sens, d'un poids quelconque, à la réalité du développement hors un social-historique précis. Il lui est impossible de détacher le développement d'un temps-espace donné même pour en faire ne serait-ce qu'un but heuristique. S'il n'arrive pas à trouver une signification hors culture à Dieu ou à l'Homme, comment pourrait-il fournir un fond commun, foncièrement univoque et potentiellement au moins universel, au phénomène du développement ? Pour lui, en définitive, le développement ne peut être autre chose que l'Occident sous un autre nom. Le changement social est une chose et même, à la limite, trente-six choses, mais le développement ne peut être *qu'une* autre chose, à savoir l'occidentalisation. Les historiens l'avaient déjà dit : s'il y a une histoire qui ne peut pas se répéter c'est bien l'histoire du développement.
- 12 Malheureusement on ne les a pas écoutés, et grâce à toutes sortes d'entourloupettes et de télescopages on a cru bon de croire que le développement était à ce point fondamental qu'à l'encontre de la plupart des autres réalités humaines, il n'était pas un construit socio-culturel. Heureusement un Latouche est apparu à point nommé pour nous rappeler qu'il n'y a aucune raison d'accorder au phénomène du développement un traitement de faveur. Un rappel sous forme de question rhétorique - Faut-il refuser le développement ? (Paris, PUF, 1986) mais dont la réponse ne laisse pas de doute. En effet, pas plus mais pas moins que n'importe quelle autre réalité, le développement ne peut être une donnée objective, un fait hors culture. Ce que l'Église disait d'elle-même, la Culture se doit de le répéter à son tour : *extra cultu ram, nihil datur*. Et puisque nous parlons de Christianisme, continuons sur notre lancée pour illustrer le principe du "tout construit". Là où l'Église chrétienne et missionnaire avait cru identifier dans la famille nucléaire et le mariage monogame une réalité à la fois naturelle (puisque la plus conforme à la nature humaine) et surnaturelle (puisque divinement révélée), les anthropologues ont vu le résultat tout provisoire d'une évolution historique bien limitée.
- 13 Comment est-ce possible que certains de ces mêmes anthropologues aient pu penser que le développement soit moins empiriquement ancré ?
- 14 A tout seigneur de l'esprit tout l'honneur de ses primeurs. Nous n'allons pas faire un remake à la Montagnier/Gallo. A ma connaissance c'est Serge Latouche qui a fait le plus pour que cette thèse d'une identité entre Développement et Occident(alisation) ait la publicité qu'elle mérite. Et ce n'est rien enlever à ses droits d'auteur que de suggérer que ridée était en l'air depuis un certain temps, en attente d'une condensation convaincante. Désormais c'est chose faite. Personne - surtout si elle est anthropologue - ne peut plus l'ignorer : changer la face de la terre, c'est une chose, tandis que développer le monde c'est l'occidentaliser. Or, même sans tomber dans des excès de langage qui font du développement le dernier avatar du colonialisme, il ne faut pas être

grand clerc pour se rendre compte que ce Projet – le Développement - équivaldrait non pas à l'avènement du meilleur des mondes, mais tout bonnement à la fin du monde.

- 15 Il ne s'agit pas d'un retour aléatoire à une utopique croissance zéro – aucune espèce n'a su résister à l'entropie en ne faisant que du surplace. Stabiliser le monde tel qu'il s'est fait aujourd'hui serait donner raison à un Nord qui pense avoir mérité par la seule sueur de son front le superlatif et le sophistiqué dont il jouit tout en condamnant le Sud à se contenter éternellement d'une seconde main et d'un "small", euphémisés comme de "l'approprié" et du "beautiful". Le nominaliste a moins peur que le naturaliste du Global Village qui se dessine à l'horizon de l'an 2000. Car, à ses yeux, loin de signaler la Fin de l'histoire par l'alignement fondamental de tout le monde sur le même modèle "made in America", cette communauté planétaire, comme n'importe quel bled aujourd'hui, aura ses notables et ses manants, son curé "catholique" et son instituteur "laïc"... Le point de vue nominaliste n'est pas le produit passager d'une dispersion phénoménale provisoire. Au contraire, c'est le naturaliste qui se méprend sur certains processus globalisants, mais épi phénoménaux pour des courants de fond menant irrésistiblement à une Unification essentielle de l'humanité qui rendra toute différence purement accidentelle. Quoiqu'il en soit d'un éventuel retour à l'Un dans l'empyrée essentialiste du naturalisme, en attendant, La Terre Humaine des nominalistes ne peut être faite que de Distinctions dynamiques et de Divisions dialectiques qui sapent en continuité tout compromis tendant à s'éterniser. La Vie c'est le mouvement et le mouvement c'est la mort : *eppur si muore*.
- 16 L'anthropologue nominaliste qui refuse le développement n'est pas un kamikaze masochiste, se lançant dans des actions d'arrière-garde pour des causes perdues d'avance. Il n'a rien à faire avec des Sociétés - Royales ou Républicaines - cherchant à préserver des primitifs porteurs d'étuis péniens (et qui, laissés à eux mêmes, ne demanderaient mieux qu'à se mettre en blue jeans). Sa fin de non-recevoir ne relève pas d'un romantisme rousseauiste. Il sait que si la sorcellerie peut militer parfois en faveur d'une certaine redistribution égalitariste des biens, il est rare que la "mentalité primitive" porte directement sur des Projets de Société radicalement et positivement autres. Son refus du développement fait écho non seulement à une persuasion philosophique, mais au réalisme socio-logique le plus élémentaire et qui ne peut être à ses yeux que pluraliste et personnaliste. Le nominaliste n'est ni contre le changement social - comment l'être quand pour lui l'Être, lui, est un Flux absolu ? - ni même contre le Progrès - comment l'être quand "avancer" lui paraît être la seule voie plausible entre reculer ou tourner en rond pour revenir au point de départ ?
- 17 Son nominalisme n'est donc ni nostalgie ni nihilisme. Il s'agit tout simplement de reconnaître que le nom de l'avenir peut être autre que le développement. Si le genre -le changement - n'est qu'une grille, l'espèce -le Développement -, elle, est grillée. La majuscule s'impose puisque nous ne parlons pas de tous les facteurs à l'œuvre dans l'Imaginaire en question, ni de tous ses fruits. Il n'est pas à exclure -le déterminisme technologique n'étant plus ce qu'il fut à la belle époque marxiste -que d'autres cultures puissent prendre nos tracteurs et nos ordinateurs et les rebricoler en fonction de leurs propres Projets ou Choix. Tout ce que nous voulons exclure, c'est que le paradigme occidental soit pris ou se prenne pour un étalon essentiel ou une apogée absolue.
- 18 On a souvent dit que le Développement fonctionne comme une religion, mais les réserves d'usage qui accompagnent cette analogie pourraient être moins de rigueur que d'habitude. Teilhard de Chardin voyait l'humanité monter non seulement à travers

l'Occident, mais aussi par le vatican. De même, les quelques réussites techno-scientifiques faisant tâche d'huile et affectant tout le Projet occidental d'un plus qu'il ne mérite peut-être pas en entier, beaucoup viennent à considérer la ruée vers l'Ouest comme un point de passage obligé pour tous ceux qui veulent prendre la direction du Futur. En outre le côté définitif du développement rappelle la clôture religieuse. Les Chrétiens ne présentent pas leur Messie comme incarnant, jusqu'à nouvel ordre, ce qu'il y a de mieux en matière d'activation de l'énergie humaine. En Jésus, Dieu a dit sa dernière Parole. Pour les Musulmans, par contre, c'est le "sceau des prophètes" qui a mis le dernier point sur le "i" de l'inspiration divine. Essayez de convaincre ceux qui croient au Développement qu'il devrait être non seulement dépassé, mais à la limite aboli... et vous aurez autant de mal à faire passer votre message que Jésus avant sa résurrection ou Mohammed avant son hégire.

- 19 *Anathema sit...* qui ose penser que le Développement ne soit pas le sens même de l'Homme, n'ait pas un sens universel et univoque. Heureusement la religion du Développement s'est faite aussi irénique que toutes les autres. On ne soumettra pas à la question celui qui soupçonne que l'équité humaine ou l'équilibre éco-systémique peuvent être obtenus hors du bien compris de quel développement il s'agit. On lui parlera de besoins essentiels à satisfaire ou de développements alternatifs. Mais plus ça change, plus, à ses yeux, cela revient au même. Car, soit le Développement est le nom propre qu'on donne à une réalité spécifique - et à ce moment-là on n'a pas intérêt à chercher à lui donner trente-six significations si on veut non seulement se faire comprendre, mais faire quoi que ce soit -, soit le Développement est le nom commun d'une chose qui par sa nature devrait combler tout être humain et, à ce moment-là, puisqu'il est impossible de se faire une idée de l'homme, le Développement en question devient une question sans réponse possible.
- 20 Je suis parti à la fin des années soixante vivre le socialisme africain dans un village ujamaa au fin fond de la Tanzanie de Nyerere. La première chose que les villageois m'ont demandée, une fois qu'ils me faisaient confiance, c'était : "quand est-ce que ce sera fini cette histoire d'ujamaa ?" A mon tour aussi je me demande : "quand le Développement prendra-il fin ?, mais à l'encontre de ces gens qui voulaient savoir en outre "quand les Blancs allaient-ils revenir ?", je demande : "à quand l'émergence de la marginalité prophétique, de Projets autres que le Développement ?"